

Études littéraires africaines

Littérature et société dans la littérature francophone du Maghreb. Numéro dirigé par Cristina Boidard et Najib Redouane. Universidad de Cadiz, Servicio de Publicaciones, 2003, p. 1-193 (= *Francofonía*, n°12, 2003, 257 p.) - ISSN 1132-3310



Alexie Tcheuyap

Numéro 18, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tcheuyap, A. (2004). Compte rendu de [*Littérature et société dans la littérature francophone du Maghreb*. Numéro dirigé par Cristina Boidard et Najib Redouane. Universidad de Cadiz, Servicio de Publicaciones, 2003, p. 1-193 (= *Francofonía*, n°12, 2003, 257 p.) - ISSN 1132-3310]. *Études littéraires africaines*, (18), 79–81. <https://doi.org/10.7202/1041477ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

(1979), elle souligne comment cette analyse s'achemine vers un avenir de dialogue et voit, dans *Le Racisme* (1982), l'achèvement de la tâche autobiographique entreprise par Memmi pour un véritable rapport à l'Autre. "La Confession fragmentée" conduit Joël Strike à aborder *Ce que je crois* (1985), où l'auteur tente de nous faire connaître son "moi, cet inconnu" et de nous décrire son "besoin d'autrui". Enfin, sous le titre "De la poésie à la philosophie du bonheur dans une fragmentation du tout", Joël Strike passe en revue : *Le Mirliton du ciel* (1989) qui traite de l'enfance, *Bonheurs* (1992) où l'auteur présente des préceptes pour "mieux vivre", *A contre-courants* (1993) qui tente de définir ce qu'entend l'auteur par philosophie et, enfin, *Ah, quel bonheur !* (1995), livre rassemblant des textes aux tonalités heureuses.

Dans la conclusion : "Je me suis fait moi", Joëlle Strike montre comment, à travers l'analyse chronologique des textes, il lui a été possible de faire apparaître la lente reconstruction autographique de l'auteur. Cette analyse est marquée par l'histoire même et le vécu de Joëlle Strike. C'est une vision d'Albert Memmi qui peut ne pas être toujours partagée. Toutefois le travail entrepris, même s'il reste didactique et soumis à une grille de lecture contraignante, a le mérite de nous familiariser avec cet auteur. C'est donc un ouvrage de référence qui permettra un approfondissement ultérieur.

■ Jérôme CECCON

■ LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ DANS LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE DU MAGHREB. NUMÉRO DIRIGÉ PAR CRISTINA BOIDARD ET NAJIB REDOUANE. UNIVERSIDAD DE CADIZ, SERVICIO DE PUBLICACIONES, 2003, P. 1-193 (= *FRANCOFONIA*, N°12, 2003, 257 P.) – ISSN 1132-3310.

Ce numéro de *Francofonia* regroupe 12 articles et une nouvelle inédite de Faiza Bekkat, intitulée "Enfance". Ces études, principalement consacrées à l'Algérie, peuvent être regroupées sous quatre problématiques : la violence en Algérie, les questions d'identité et du féminin, la langue et l'écriture, l'histoire et les problèmes de représentation.

Que bien d'articles abordent la question de la violence en Algérie n'est pas étonnant. Se fondant sur *L'Imposture des mots* de Yasmina Khadra, Alek Baylee Toumi examine la polémique du "qui tue qui" en Algérie, par laquelle l'armée et les groupes armés se rejetaient réciproquement la responsabilité des massacres. La relative confusion de cet article vient d'une œuvre dont la dimension autobiographique et référentielle facilite l'équation entre la réalité et sa représentation. Christiane Chaulet-Achour voit dans cette violence contemporaine une répétition de la guerre de libération nationale qui a pendant longtemps constitué l'objet unique de la narration nationale ; abordant *Le Serment des barbares* de Boualem Sansal, elle conclut que "guerre de libération et guerre civile d'aujourd'hui se

répondent et parfois se confondent" (p. 52). Cette écriture du sang, Assia Djébar la désigne par la notion de "sang-écriture" que Brigit Mertz-Baumgartner étudie dans son article, l'un des mieux fouillés et mieux articulés du recueil. Partant de quelques écrivains, elle analyse l'architecture des textes qui "nous enseignent que "urgence [de l'écriture]" "médiation esthétique" ne doivent pas s'exclure et qu'une écriture référentielle [...] n'aboutit pas toujours au témoignage dépourvu de toute littéarité" (p. 95).

Cristina Boidar Boisson traite, dans *Le Garçon manqué* de Nina Bouraoui, des principaux espaces romanesques, et de la manière dont "la thématique du métissage et de "l'entre-deux"" s'associe avec l'"l'entre-deux maritime" qui unit/sépare les deux rives de la Méditerranée (p. 40). Montserrat Serrano Manes étudie "le regard libérateur d'une écriture migrante" chez la même écrivaine en se basant sur *La Voyeuse interdite*, et conclut que "Nina Bouraoui montre du doigt, se servant d'un discours profondément provocateur mais sans illusion aucune, sans espoir, un concept de féminité qui est le produit de la tradition musulmane, basée sur le code religieux de l'islam" (p. 192). Dans presque la même perspective, Rabia Redouane approche "le substrat algérien dans *Nzid* de Malika Mokeddem", en considérant des aspects aussi variés que la titrologie, l'espace, la langue et l'identité, la mémoire dont le poids est lourd ; surtout, l'article attribue à ce roman une place essentielle dans la production algérienne de ces dernières années : "un passage vers une nouvelle dimension de l'écriture" (p. 163).

Des questions linguistiques et esthétiques sont abordées par Antonia Pagan Lopez au sujet d'Assia Djébar chez qui la langue française est à la fois instrument d'aliénation et de libération. Elle permet à la romancière de "se libérer des tabous, des interdits, et d'exposer à travers le langage du corps, le langage des émotions, le dévoilement de l'intime. L'écriture lui sert de voile, de dissimulation de l'être, et en même temps écrire en français lui permet de se dévoiler et de mettre à nu la conscience féminine" (p. 123). On se situe dès lors dans la même perspective que celle développée par Serrano Manes, sauf que, dans le cas de Djébar, le hammam, lieu féminin, devient lieu de libération de la parole et de l'être à travers l'oralité. Parlant de cette désaliénation par/de la parole, Robert Elbaz analyse la narratologie dans *Tombeza* de Rachid Mimouni pour conclure que "le sujet se vide perpétuellement pour donner voix à tous ces sujets en manque de parole : il constitue véritablement un relais pour toutes ces bribes du discours social, une sorte d'entonnoir à travers lequel se déversent les actes de paroles multiples et variés de tous les sujets virtuels de cette société" (p. 74). Karine Chevalier quant à elle décrit diverses avenues de l'imaginaire dans *La Mémoire de l'absent* de Nabil Farès, en se basant sur la mythologie du retour et les dynamiques migratoires qui jouent un rôle à la fois cathartique et poétique dans un contexte de guerre permanente.

Les rapports du texte littéraire à l'histoire sont analysés par Ahmed Mahfoudh et Najib Redouane. En partant des textes du Tunisien Fawzi Mellah, Mahfoudh montre que "le récit historique est moins une restitution du passé qu'une réécriture du présent" (p. 82) et que, chez cet auteur, "tout se résout dans la signification", même si on peut s'interroger sur le sens exact que le critique donne à ce qu'il appelle, en parlant paradoxalement de la fiction, "fidélité à la vérité des faits, restitution d'atmosphère, couleur locale" (p. 90). Redouane détermine les formes du témoignage socio-historique dans *L'Esclave d'Amrus* de Dounia Charaf. En examinant la problématique de l'esclavage, il définit aussi les mécanismes d'émergence de la "vérité historique" dans le texte littéraire qui, du coup, permet d'"assurer la justification du dire et la vérité de l'événementiel" en empruntant largement à des "données topographiques, au mythe et à des faits historiques en vue de recréer justement une chronique fidèle de ce qui aurait pu se produire" (p. 138).

Ce numéro spécial de *Francofonia* aborde un nombre considérable de textes littéraires. Si quelques études brillent par leur qualité, beaucoup ne semblent pas particulièrement novatrices. Les réflexions autour du "qui tue qui" en Algérie, par exemple, paraissent un peu sentimentales et ne font pas trop la part des choses entre analyses et émotions. D'autres articles laissent l'impression de simples comptes rendus de lecture. Chaullet-Achour "analyse" par chapitre, comme pour aider le lecteur à découvrir un texte. Un fait marquant dans presque tous les articles est la faiblesse des supports théoriques : la bibliographie se limite parfois au seul corpus étudié. Et si ce numéro apporte certainement des éclairages sur la littérature au Maghreb, il est pour le moins étonnant qu'il n'y ait pas de présentation comme on en trouve souvent dans les numéros spéciaux. Cela laisse la pénible impression d'un travail un peu négligé.

■ Alexie TCHEUYAP

■ DEVERGNAS-DIEUMEGARD ANNIE, *CHIENS ERRANTS ET ARGANIERES. LE MONDE NATUREL DANS L'IMAGINAIRE DES ÉCRIVAINS MAROCAINS DE LANGUE FRANÇAISE*. PARIS-BUDAPEST-TORINO, L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2003, 548 P., BIBL., INDEX – ISBN 2-7475-4423-0.

Cet ouvrage interroge l'imaginaire des auteurs marocains de langue française. Il se consacre à leur vision du monde naturel et, dans une première partie, à leur héritage polyculturel que montre le jeu des citations. La culture coranique, entre autres, est bien présente dans l'âme des écrivains marocains de langue française et constitue une composante profonde de leur imaginaire. L'auteur souligne, par ailleurs, l'importance de la langue française sur toute cette génération d'écrivains marocains, avec des clin d'œil à La Fontaine ou Balzac. Les écrivains marocains font notamment revivre toutes ces traditions véhiculées par l'oralité dans leurs contes